

libéré dans dix ans, et j'avais fait une excellente affaire en vous rendant service.

— En effet, Monsieur, murmura Dutertre anéanti, telles avaient été vos promesses, sinon écrites... du moins verbales... et la générosité de votre offre, la loyauté de votre caractère, tout m'avait donné la confiance la plus entière... Dieu veuille que je n'aie pas à dire la plus téméraire, la plus insensée, dans votre parole!...

— Quant à cela, mon cher Dutertre, mettez-vous en paix avec vous-même; à cette époque de crise commerciale, au moins aussi terrible que celle d'aujourd'hui, vous n'eussiez trouvé nulle part les capitaux que je vous ai offerts à un taux si modéré.

— Je le sais, Monsieur!

— Vous avez donc pu, vous avez même dû, forcé par la nécessité, accepter la condition que je mettais à cet emprunt.

— Mais, Monsieur, s'écria Dutertre dans un effroi inexprimable, j'en appelle à votre honneur! vous m'aviez formellement promis de...

— Eh! mon Dieu, oui... je vous avais promis! sauf la force majeure des événements; et malheureusement votre refus, à propos de cette pauvre petite lettre, crée un événement de force majeure qui me met dans la pénible... dans la douloureuse nécessité... de vous redemander mon argent.

— Mais, Monsieur, c'est une action indigne... que vous me proposez là... songez-y donc!

A ce moment on entendit au dehors le rire doux et frais de Sophie Dutertre qui s'approchait.

— Ah! Monsieur! s'écria son mari, pas un mot de cela devant ma femme... car, ce ne peut être là votre dernière résolution, et j'espère que...

Charles Dutertre ne put achever, car Sophie entra dans le salon.

Le malheureux homme ne put faire qu'un geste suppliant à M. Pascal, qui y répondit par un signe d'affectueuse intelligence.

VIII

Lorsque Sophie Dutertre entra dans le salon où se trouvaient son mari et M. Pascal, le gracieux visage de la jeune femme, plus vivement coloré que de coutume, le léger battement de son sein, ses yeux humides, témoignaient de son récent accès d'hilarité.

— Ah! ah! madame Dutertre, dit gaiement M. Pascal; je vous ai bien entendue, vous étiez là, à rire comme une folle...

Puis, se tournant vers Dutertre, qui tâchait de dissimuler ses horribles angoisses et de se rattacher à une dernière espérance, il ajouta :

— Comme le bonheur les rend gaies, ces jeunes femmes! Rien qu'à les voir... ça met la joie au cœur, n'est-ce pas, mon brave Dutertre?

— Je viens de rire, et bien malgré moi, je vous assure, mon bon monsieur Pascal, reprit Sophie.

— Malgré vous?... dit notre homme, comment! est-ce que quelque chagrin?...

— Un chagrin? oh! non, Dieu merci!... Mais j'étais plus disposée à l'attendrissement qu'à la gaieté... Cette chère Antonine... si tu savais... Charles, ajouta la jeune femme avec une douce émotion en s'adressant à son mari, je ne puis te dire combien elle m'a émue... quel aveu à la fois touchant et candide elle m'a fait... car le cœur de la pauvre petite était trop plein... et elle n'a pas eu la force de s'en aller sans tout me dire...

Et une larme d'attendrissement vint mouiller les beaux yeux de Sophie.

Au nom d'Antonine, M. Pascal, malgré son rare empire sur lui-même, avait tressailli; ses préoccupations au sujet de la jeune fille, un instant ajournées, revinrent plus vives, plus

ardentes que jamais, et, pendant que Sophie essuyait ses yeux, il jeta sur elle un regard pénétrant, tâchant de deviner ce qu'il pouvait espérer d'elle, pour une combinaison qu'il formait.

Madame Dutertre reprit bientôt, en s'adressant à son mari :

— Mais, Charles, je te conterai cela... plus tard : toujours est-il que j'étais encore sous l'impression de mon entretien avec cette chère Antonine, lorsque ma petite Madeleine est venue à moi... et m'a dit, dans son gentil jargon, de si drôles de raisons, que je n'ai pu m'empêcher de rire aux éclats. Mais pardon, monsieur Pascal... votre cœur comprendra et excusera, n'est-ce pas, toutes les faiblesses maternelles ?

— C'est à moi que vous demandez cela, reprit cordialement M. Pascal, à moi... un bon homme ?

— C'est vrai, ajouta Sophie avec une affectueuse expansion, si l'on aime tant ici... c'est que vous êtes, voyez-vous, comme vous le dites si bien, *un bon homme*... Tenez... demandez à Charles... s'il me démentira ?

Dutertre répondit par un sourire contraint, et il eut la force et le courage de se contenir assez devant sa femme, pour que celle-ci, tout occupée de M. Pascal, n'eût pas d'abord le moindre soupçon des inquiétudes de son mari. Aussi, se dirigeant vers la table et prenant la bourse qu'elle avait brodée, elle la présenta à M. Pascal, en lui disant d'une voix touchante :

— Mon bon monsieur Pascal, cette bourse est le fruit du travail de mes meilleures soirées... celles que je passais ici... avec mon mari... son excellent père et mes enfants. Si chacune de ces petites perles d'acier pouvait parler, ajouta Sophie en souriant, elle vous dirait combien de fois votre nom a été prononcé parmi nous, avec tout l'attachement et la reconnaissance qu'il mérite...

— Ah! merci, merci, ma chère madame Dutertre, répondit M. Pascal, je ne peux pas vous dire combien je suis sensible à ce joli cadeau... à cet aimable souvenir; seulement, voyez-vous, il m'embarrasse un peu...

— Comment cela?...

— Vous venez de me donner, et moi, je vais vous demander encore.

— Quel bonheur!... Demandez... demandez, mon bon monsieur Pascal.

Puis s'adressant à son mari, avec surprise :

— Charles, que fais-tu donc là.... assis.... devant ce bureau ?

— Monsieur Pascal voudra bien m'excuser; je viens de me rappeler que j'ai négligé de revoir quelques notes relatives à un travail très-pressé, répondit Dutertre en feuilletant au hasard quelques papiers afin de se donner une contenance et de cacher à sa femme, à qui il tournait ainsi le dos, l'altération de ses traits.

— Mon ami, dit Sophie d'un ton de tendre reproche, ne pouvais-tu donc pas remettre ce travail et attendre que...

— Madame Dutertre, je m'insurge si vous dérangez votre mari à cause de moi, s'écria M. Pascal, est-ce que je ne connais pas les affaires? Allez, allez, heureuse femme que vous êtes! c'est grâce à cette ardeur du travail que ce brave Dutertre est aujourd'hui à la tête de son industrie.

— Et cette ardeur pour le travail, qui l'a encouragée, qui l'a récompensée, n'est-ce pas vous, monsieur Pascal? Si Charles est, à cette heure, comme vous dites, à la tête de son industrie, si notre avenir et celui de nos enfants est maintenant à jamais assuré... n'est-ce pas grâce à vous ?

— Ma chère madame Dutertre, vous allez me confusionner, et alors je ne saurai plus comment vous demander le petit service que j'attends de vous.

— Et moi... qui l'oubliais... reprit Sophie en souriant; heureusement, c'était pour vous parler de services bien autrement importants, sans doute, que vous nous aviez rendus; aussi vous m'excuserez, n'est-ce pas? Mais, voyons vite, vite, de quoi s'agit-il? ajouta la jeune femme avec un empressement plein de charme.

— Ce que je vais vous dire va bien vous surprendre peut-être...

— Tant mieux... j'adore les surprises.

— Eh bien!... l'isolement de la vie de garçon me pèse, et...

— Et?...

— J'ai envie de me marier...

— Vraiment!

— Cela vous étonne?... J'en étais sûr.

— Vous vous trompez tout à fait, car, selon moi, vous deviez en arriver là.

— Comment donc?

— Mon Dieu, souvent je me disais : « Tôt ou tard ce bon M. Pascal, qui vit tant par le cœur, voudra goûter les chères et douces joies de la famille... » et s'il faut vous avouer mon orgueilleuse présomption, ajouta Sophie en souriant, je me disais même, à part moi : « Il est impossible que la vue du bonheur dont nous jouissons, Charles et moi, ne donne pas quelque jour à M. Pascal l'idée de se marier. » Maintenant, jugez un peu si je suis heureuse d'avoir pressenti votre projet!

— Triomphez donc, ma chère madame Dutertre, car, en effet, séduit par votre exemple et par celui de votre mari, je désire faire, comme vous deux... un mariage d'amour...

— Est-ce qu'il y a d'autres mariages possibles? dit Sophie en haussant les épaules par un mouvement plein de grâce, et sans réfléchir tout d'abord aux trente-huit ans de M. Pascal; puis elle ajouta :

— Et vous êtes aimé?

— Mon Dieu! cela peut dépendre de vous.

— De moi?

— Absolument...

— De moi?... reprit Sophie avec une surprise croissante, tu entends, Charles, ce que dit monsieur Pascal?

— J'entends... répondit Dutertre, qui, non moins étonné que sa femme, écoutait avec une anxiété involontaire.

— Comment, monsieur Pascal, reprit Sophie, je puis faire, moi... que vous soyez aimé?

— Vous pouvez cela... ma chère madame Dutertre.

— Quoique ceci me semble incompréhensible, que Dieu soit béni! si j'ai la puissance magique que vous m'attribuez, mon bon monsieur Pascal, reprit Sophie avec un doux sourire; alors vous serez aimé comme vous méritez de l'être...

— Comptant sur votre promesse, je n'irai donc pas par quatre chemins, et je vous avouerai tout bêtement, ma chère madame Dutertre, que je suis fou de mademoiselle Antonine Hubert.

— Antonine! s'écria Sophie avec stupeur, pendant que Dutertre, toujours assis devant son bureau, se tournait brusquement vers sa femme dont il partageait l'étonnement extrême.

— Antonine! reprit Sophie, comme si elle n'avait pu croire à ce qu'elle venait d'entendre, c'est Antonine que vous aimez!

— C'est d'elle que je suis fou... C'est chez vous, tout à l'heure, que je l'ai rencontrée pour la quatrième fois; seulement, je ne lui ai jamais parlé... et pourtant ma résolution est prise, car je suis de ces gens qui se décident vite et par instinct... Ainsi, quand il s'est agi de venir en aide à ce brave Dutertre, en deux heures la chose a été faite... Eh bien! la ravissante beauté de mademoiselle Antonine... la candeur de son visage... un je ne sais quoi qui me dit que cette jeune personne doit avoir les meilleures qualités du monde... tout a contribué à me rendre amoureux fou et à vouloir chercher, dans un mariage d'amour comme le vôtre, ma chère madame Dutertre, ce bonheur intérieur, ces joies du cœur... que vous me croyez à juste titre digne de connaître et de goûter...

— Monsieur... dit Sophie avec un pénible embarras, permettez-moi de...

— Un mot encore, c'est un amour de *première vue*, direz-vous... soit... mais il y a vingt exemples d'amours aussi soudains que profonds!.. D'ailleurs, ainsi que je vous l'ai dit, je suis tout bonnement un homme d'instinct, de pressentiments; d'un seul coup d'œil, j'ai toujours jugé une affaire bonne ou mauvaise : pourquoi ne suivrais-je pas pour me marier une méthode qui jusqu'ici m'a parfaitement réussi? Je vous ai dit qu'il dépendait de vous que mademoiselle Antonine m'aimât... Je m'explique : à quinze ans, et elle ne me paraît avoir guère plus que cet âge... les jeunes filles n'ont pas de volontés à elles... vous avez servi de mère à mademoiselle Antonine, à ce que m'a dit Dutertre; vous possédez sur elle un grand empire, puisqu'elle vous choisit pour confidente... rien ne vous sera plus facile, en lui parlant de moi... d'une certaine façon, lorsque vous m'aurez présenté à elle (et ce, pas plus tard que demain, n'est-ce pas?); il vous sera, dis-je, très-facile de l'amener à partager mon amour et à m'épouser. Si je vous devais ce bonheur... ma chère madame Dutertre, tenez... ajouta M. Pascal d'un ton sincère et pénétré, vous parlez de reconnaissance? eh bien!.. celle que vous dites avoir pour moi... serait de l'ingratitude auprès de ce que je ressentirais pour vous.

Sophie avait écouté M. Pascal avec autant de trouble et de

chagrin que de surprise, car elle croyait, et elle avait raison de croire à la réalité de l'amour... ou plutôt de l'irrésistible ardeur de possession qu'éprouvait cet homme; aussi, reprit-elle d'un ton pénétré, car il lui coûtait de renverser des espérances qui lui semblaient honorables :

— Mon pauvre monsieur Pascal, vous me voyez désolée de ne pouvoir vous rendre le premier service que vous me demandez; je n'ai pas besoin de vous dire combien je le regrette.

— Qu'y a-t-il donc d'impossible ?

— Croyez-moi... ne songez pas à ce mariage.

— Mademoiselle Antonine ne mérite-t-elle pas ?..

— Antonine est un ange, je la connais depuis son enfance... Il n'est pas au monde de cœur, de caractère meilleur.

— Ce que vous me dites là, ma chère madame Dutertre, suffirait pour augmenter mon désir... s'il pouvait l'être...

— Encore une fois... ce mariage est impossible.

— Mais enfin... pourquoi ?

— D'abord, songez-y... Antonine a quinze ans et demi à peine, et vous...

— Et moi, j'en ai trente-huit; est-ce cela ?

— La différence d'âge est bien grande, avouez-le... et comme je ne conseillerais ni à ma fille... ni à ma sœur... un mariage aussi disproportionné, je ne puis le conseiller à Antonine... car je ne voudrais à aucun prix son malheur et le vôtre.

— Oh! soyez tranquille... je vous réponds de mon bonheur... à moi.

— Et de celui d'Antonine ?

— Bah! bah! pour quelques années de plus ou de moins...

— Je me suis mariée par amour, mon bon monsieur Pascal... je ne comprends pas d'autres mariages. Peut-être est-ce un tort; mais enfin, je pense ainsi... et je dois vous le dire... puisque vous me consultez.

— Selon vous, je ne suis donc pas capable de plaire à mademoiselle Antonine ?

— Je crois qu'elle apprécierait, comme Charles et moi... comme tous les cœurs généreux, la noblesse de votre caractère... mais...

— Encore une fois, ma chère madame Dutertre, permettez... une enfant de quinze ans n'a pas d'idées arrêtées au

sujet du mariage; mademoiselle Antonine a en vous une confiance aveugle... présentez-moi à elle... dites-lui toute sorte de bien du *bonhomme* Pascal... L'affaire est sûre : si vous le voulez... vous le pouvez.

— Tenez, mon cher monsieur Pascal, cet entretien m'attriste plus que je ne saurais vous le dire... Pour y mettre un terme... je confierai un secret à votre discrétion et à votre loyauté...

— Eh bien!.. ce secret ?

— Antonine... aime et elle est aimée... Ah! monsieur Pascal, rien n'est à la fois plus pur, plus touchant que cet amour... et, pour bien des raisons... je suis certaine qu'il assurerait le bonheur d'Antonine; la santé de son oncle est chancelante : que la pauvre enfant le perde, elle est obligée d'aller vivre chez des parents qui, non sans raison, lui inspirent de l'éloignement... Une fois mariée, au contraire, selon son cœur, elle peut espérer le plus heureux avenir... car sa vive affection est noblement placée... Vous le voyez donc bien, mon bon monsieur Pascal, vous n'auriez, même avec mon appui, aucune chance de réussir... et cet appui, en mon âme et conscience... puis-je vous l'accorder lorsque, en dehors même d'une disproportion d'âge selon moi inadmissible, je suis certaine... et je n'affirme jamais rien légèrement, je suis certaine que l'amour que ressent et qu'inspire Antonine... doit la rendre à jamais heureuse ?

A cette affirmation de l'amour d'Antonine pour Frantz, secret déjà à demi pénétré par M. Pascal, celui-ci éprouva un cruel sentiment de rage et de douleur, encore exaspéré par le refus de madame Dutertre, qui ne voulait en rien servir des projets qui lui semblaient irréalisables; mais il se contint, afin de tenter un dernier effort, et, s'il échouait, de rendre sa vengeance plus terrible encore.

Il reprit donc avec un calme apparent :

— Ah!.. mademoiselle Antonine est amoureuse... soit; mais nous connaissons ces *grandes* passions de petites filles, ma chère madame Dutertre... un vrai feu de paille... Or, vous soufflerez dessus, il s'éteindra; ce bel amour ne résistera pas à votre influence.

— D'abord, je n'essayerai pas d'influencer Antonine à ce sujet, monsieur Pascal, puis ce serait inutile.

— Vous croyez?

— J'en suis certaine.

— Bah!... essayez toujours.

— Mais je vous dis, Monsieur, qu'Antonine...

— Est amoureuse! c'est entendu; de plus, le bonhomme Pascal a trente-huit ans, et n'est pas beau, c'est évident; mais aussi, en revanche, il a de beaux petits millions; et lorsque ce soir (car vous irez ce soir, n'est-ce pas? j'y compte), vous aurez fait comprendre à cette ingénue que si l'amour est une bonne chose, l'argent vaut encore mieux, car l'amour passe et l'argent reste, elle suivra vos conseils, congédiera dès demain son amoureux, et je n'aurai plus qu'à dire: gloire et merci à vous, ma chère madame Dutertre!

Sophie regarda M. Pascal avec autant d'étonnement que d'inquiétude; sa délicate susceptibilité de femme était cruellement froissée, son instinct lui disait qu'un homme parlant comme M. Pascal n'était pas l'homme de cœur et de droiture qu'elle avait cru jusqu'alors trouver en lui.

A ce moment aussi Dutertre se leva, dans une douloureuse perplexité; pour la première fois sa femme remarqua l'altération de ses traits, et s'écria en faisant un pas vers lui:

— Mon Dieu! Charles... comme tu es pâle!... tu souffres donc?..

— Non... Sophie... je n'ai rien... une légère migraine...

— Moi, je te dis que tu as autre chose... Cette pâleur n'est pas naturelle... Monsieur Pascal, regardez donc Charles...

— En effet... mon brave Dutertre... vous ne paraissez pas à votre aise?..

— Je n'ai rien, Monsieur, répondit Dutertre d'un ton glacial qui augmenta la vague appréhension de Sophie...

Elle regardait tour à tour et en silence son mari et M. Pascal, tâchant de pénétrer la cause du changement qu'elle remarquait et dont elle se sentait effrayée.

— Voyons, mon cher Dutertre, reprit M. Pascal, vous avez entendu notre entretien... joignez-vous donc à moi, pour faire comprendre à votre chère et excellente femme que mademoiselle Antonine, malgré son fol amour de petite fille, ne peut trouver un meilleur parti que moi!

— Je partage en tout, Monsieur, la manière de voir de ma femme à se sujet.

— Comment!.. méchant homme!.. vous aussi?

— Oui, Monsieur.

— Réfléchissez donc que...

— Ma femme vous l'a dit, Monsieur; nous avons fait un mariage d'amour, et, comme elle, je crois que les seuls mariages d'amour sont heureux.

— Marchander Antonine, dit Sophie avec amertume, moi... lui conseiller un acte de révoltante bassesse, un mariage d'intérêt, de se vendre, en un mot, lorsque tout à l'heure encore elle m'a avoué son pur et noble amour... Ah! Monsieur, je me croyais plus dignement connue de vous.

— Allons, voyons, mon cher Dutertre, vous, homme de bon sens, avouez que ce sont là des raisons de roman... aidez-moi donc à convaincre votre femme.

— Je vous le répète, Monsieur, je pense comme elle...

— Ah! s'écria M. Pascal, je ne m'attendais pas à trouver ici des amis si froids... si indifférents à ce qui me touche.

— Monsieur! s'écria Sophie, ce reproche est injuste.

— Injuste!... Hélas! je le voudrais; mais enfin... je n'ai que trop raison... Tout à l'heure, votre mari accueillait par un refus une de mes demandes; maintenant... c'est vous... Ah! c'est triste, triste!.. Sur quoi compter désormais!

— Quel refus? dit Sophie à son mari, de plus en plus inquiète, de quel refus s'agit-il, Charles?

— Il est inutile de te parler de cela, ma chère Sophie.

— Je crois, moi, au contraire, reprit M. Pascal, qu'il serait bon de tout dire à votre femme, mon cher Dutertre, afin d'avoir son avis.

— Monsieur!.. s'écria Dutertre en joignant les mains avec effroi.

— Allons! Est-ce que, dans un mariage d'amour, reprit M. Pascal, l'on a des secrets l'un pour l'autre?

— Charles... je t'en supplie, explique-moi ce que cela signifie?... Ah! j'avais bien vu, moi, que tu souffrais... Mais, Monsieur, il s'est donc passé quelque chose entre vous et Charles? dit-elle à M. Pascal d'une voix suppliante, répondez-moi, de grâce!

— Mon Dieu! il s'est passé quelque chose de fort simple... Vous allez en juger, ma chère Madame...

— Monsieur! s'écria Dutertre, au nom de la reconnaissance

que nous vous devons, au nom de la pitié, pas un mot de plus, je vous en supplie : car je ne croirai jamais que vous persistiez dans votre résolution. Et alors, à quoi bon donner à ma femme des inquiétudes inutiles?..

Puis, s'adressant à madame Dutertre, il ajouta :

— Rassure-toi, Sophie, je t'en conjure.

Le père Dutertre, qui, de sa chambre, avait entendu les voix s'élever de plus en plus, ouvrit soudain sa porte, fit vivement deux pas dans le salon en étendant ses mains devant lui, s'écria, la figure bouleversée :

— Charles! Sophie! mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Mon père!.. murmura Dutertre avec accablement.

— Le vieux! dit M. Pascal, bon! ça me va!

IX

Un moment de silence suivit l'entrée du vieillard aveugle dans le salon.

Dutertre s'avança vivement au-devant de son père, prit une de ses mains tremblantes, et, la serrant avec émotion, lui dit :

— Rassurez-vous, mon père, ce n'est rien... une simple discussion d'affaires... un peu vive... permettez-moi de vous reconduire chez vous.

— Charles, dit l'aveugle en secouant tristement la tête, ta main est froide... tu frissonnes... ta voix est altérée... il se passe ici quelque chose que tu veux me cacher?..

— Vous ne vous trompez pas, Monsieur, dit M. Pascal au vieillard, votre fils vous cache quelque chose, et, dans son

intérêt, dans le vôtre, dans celui de votre belle-fille et de ses enfants... vous ne devez rien ignorer.

— Mais, Monsieur, rien ne peut donc vous toucher! s'écria Charles Dutertre, vous êtes donc sans pitié, sans entrailles?

— C'est parce que j'ai pitié de votre folle opiniâtreté et de celle de votre femme, mon cher Dutertre, que j'en veux appeler au bon sens de votre respectable père...

— Charles! s'écria Sophie, quelque cruelle que soit la vérité, dis-la... Ce doute, cette angoisse est au-dessus de mes forces.

— Mon fils, ajouta le vieillard, sois franc comme toujours, et nous aurons tous du courage.

— Vous le voyez, mon cher Dutertre, reprit M. Pascal, votre digne père lui-même désire connaître la vérité.

— Monsieur, reprit Dutertre d'une voix navrante, en attachant sur M. Pascal un regard humide de larmes à peine contenues, soyez bon, soyez généreux comme vous l'avez été jusqu'ici. Votre pouvoir est immense, je le sais; d'un mot, vous pouvez nous plonger tous dans le deuil, dans le désastre; mais d'un mot aussi vous pouvez nous rendre au repos et au bonheur que nous vous avons dû. Je vous en supplie, ne soyez pas impitoyable.

A la vue des larmes qui, malgré ses efforts, coulèrent des yeux de Dutertre, cet homme si énergique, si résolu, Sophie pressentit la grandeur du péril, et s'adressant à M. Pascal, d'une voix déchirante :

— Mon Dieu!... je ne sais pas le danger dont vous nous menacez, mais... j'ai peur... oh! j'ai peur... et je vous implore aussi, monsieur Pascal.

— Après avoir été notre sauveur! s'écria Dutertre, en essuyant les pleurs qui s'échappaient malgré lui, vous ne pouvez pourtant pas être notre bourreau?

— Votre bourreau? reprit M. Pascal. A Dieu ne plaise, mes pauvres amis... ce n'est pas moi... c'est vous qui voulez être les bourreaux de vous-mêmes!.. Ce mot que vous attendez de moi, ce mot qui peut assurer votre bonheur, dites-le, mon cher Dutertre, et notre petite fête sera aussi joyeuse qu'elle devait l'être... sinon... ne vous plaignez pas du mauvais sort qui vous attend... Hélas! vous l'aurez voulu...

— Mais enfin, Charles... si cela dépend de toi, s'écria So-

phie dans une angoisse inexprimable, ce mot que demande M. Pascal... dis-le donc, mon Dieu! puisqu'il s'agit du salut de ton père... et de celui de tes enfants...

— Vous entendez votre femme, mon cher Dutertre, reprit Pascal, serez-vous aussi insensible à sa voix?

— Eh bien, donc! s'écria Dutertre, pâle, désespéré, puisque cet homme est impitoyable... sache donc tout, mon père, et toi aussi, Sophie... J'ai chassé d'ici Marcelange. M. Pascal a un intérêt, que j'ignore, à ce que cet homme entre dans la maison Durand... et il me demande de garantir à cette maison la probité d'un misérable... que j'ai jeté hors d'ici comme un fourbe insigne.

— Ah! Monsieur, dit le vieillard révolté, en se tournant du côté où il supposait M. Pascal, cela est impossible : vous ne pouvez attendre de mon fils une indignité pareille!

— Et si je me refuse à cette indignité, reprit Dutertre, M. Pascal me retire les capitaux que j'ai si témérairement acceptés, il me ferme son crédit, et, dans la crise où nous sommes, c'est notre perte... notre ruine.

— Grand Dieu!.. murmura Sophie avec épouvante.

— Ce n'est pas tout, mon père, ajouta Dutertre, il faut aussi que ma femme paye son tribut de honte... M. Pascal est, dit-il, amoureux de mademoiselle Antonine, et Sophie doit servir cet amour, qu'elle sait impossible; cet amour que, pour d'honorables raisons, elle désapprouve; ou sinon... encore une menace suspendue sur nos têtes... Voici la vérité, mon père... Subir une ruine aussi terrible qu'imprévue, ou commettre une action indigne... telle est l'alternative où me réduit l'homme que nous avons si longtemps cru généreux et loyal.

— C'est bien cela, toujours cela! Ainsi va le monde... reprit M. Pascal en soupirant et en haussant les épaules. Tant qu'il s'agit de recevoir des services sans en rendre... oh! alors, on vous flatte, on vous exalte; c'est toujours mon noble bienfaiteur! mon généreux sauveur! on vous appelle bonhomme, on vous comble de prévenances, on vous brode des bourses, on vous fête... Les petits enfants vous récitent des compliments; puis, vient le jour où ce pauvre bonhomme de bienfaiteur se hasarde, à son tour, à demander un ou deux malheureux petits services... alors... on crie au gueux, à l'indigne, à l'infâme!

— Tous les sacrifices compatibles avec l'honneur, vous me les eussiez demandés, Monsieur, s'écria Dutertre d'une voix navrée, je vous les aurais faits avec joie...

— Alors, que voulez-vous? reprit M. Pascal sans répondre à Dutertre, si *bonhomme*, si bonasse qu'on le suppose, le bienfaiteur, à la fin, pourtant, se lasse... l'ingratitude surtout lui fend le cœur, car il est né sensible, trop sensible.

— L'ingratitude, s'écria Sophie en fondant en larmes, nous, nous, ingrats!.. Oh! mon Dieu!..

— Et comme le bonhomme voit un peu tard qu'il s'est trompé, continua M. Pascal sans répondre à Sophie, comme il reconnaît avec douleur... qu'il a eu affaire à des gens incapables de mettre leur renaissante amitié au-dessus de quelques susceptibilités puérides... il se dit qu'il serait aussi par trop *bonhomme* en continuant d'ouvrir sa bourse à de si tièdes amis... Aussi leur retire-t-il argent et crédit, comme je le fais, étant amené d'ailleurs à cette résolution par certaines circonstances dérivant du refus de ce cher Dutertre, que j'aimais tant... et que j'aimerais encore tant à appeler ainsi... Un dernier mot, Monsieur, ajouta M. Pascal en s'adressant au vieillard, je viens de vous exposer franchement ma conduite envers votre fils, et la sienne envers moi; mais comme il coûterait trop à mon cœur de renoncer à la foi que j'avais dans l'affection de ce cher Dutertre, comme je sais les maux terribles qui peuvent l'accabler par sa faute, lui et sa famille... je lui accorde encore un quart d'heure pour réfléchir et s'amender... Qu'il me donne la lettre en question, que madame Dutertre me fasse la promesse que j'attends d'elle, et tout redevient comme par le passé... et je demande à grands cris le déjeuner et je porte un toast à l'amitié... Vous êtes le père de Dutertre, Monsieur, vous avez sur lui une grande influence... jugez et décidez.

— Charles, dit le vieillard à son fils d'une voix émue, tu as agi en honnête homme... C'est bien... mais il te reste une chose à faire... refuser de garantir la moralité d'un misérable... ce n'est pas assez...

— Ah! ah! fit M. Pascal, et qu'y a-t-il donc à faire de plus?

— Si M. Pascal, continua le vieillard, donne suite à son pernicieux dessein, tu dois, mon fils, écrire à la maison Durand que, pour des raisons que tu ignores, mais dange-

reuses peut-être, M. Pascal a intérêt à faire entrer ce Marcelange chez ces honnêtes gens, et qu'ils aient à se tenir sur leurs gardes, car se taire sur un projet indigne, c'est s'en rendre complice.

— Je suivrai votre conseil, mon père, répondit Dutertre d'une voix ferme.

— De mieux en mieux, reprit M. Pascal en soupirant. A l'ingratitude... on ajoute un odieux abus de confiance... Allons, je boirai le calice jusqu'à la lie... Seulement, mes pauvres *ci-devant amis*, ajouta-t-il en jetant sur les acteurs de cette scène un regard étrange et sinistre, seulement je crains, voyez-vous, qu'après boire, il ne me reste au cœur beaucoup d'amertume, beaucoup de fiel... et alors, vous savez, quand à la plus tendre amitié succède une haine légitime, malheureusement elle devient terrible, cette haine...

— Oh! Charles, il me fait peur... murmura la jeune femme en se rapprochant de son mari.

— Quant à vous, ma chère Sophie, ajouta le vieillard avec un calme imperturbable et sans répondre à la menace de M. Pascal, vous devez non-seulement ne favoriser en rien, ainsi que vous l'avez fait, des vues de mariage que vous désapprouvez; mais si M. Pascal persiste dans ses intentions, vous devez encore éclairer mademoiselle Antonine et ses parents sur le caractère de l'homme qui la recherche... Pour cela, vous n'avez qu'à faire connaître à quel prix infâme il met la continuation des services qu'il a rendus à votre mari...

— C'est mon devoir... répondit Suzanne d'une voix altérée, je l'accomplirai, mon père...

— Vous aussi, ma chère madame Dutertre! Abuser d'une confiance... loyale, répondit M. Pascal d'un air doucereusement féroce, me frapper dans ma plus chère espérance... ah! c'est peu généreux. Dieu veuille que je ne me laisse pas aller à de cruelles représailles!.. Après deux années d'amitié... se quitter avec de pareils sentiments. Il le faut donc? hein! ajouta M. Pascal en regardant alternativement Dutertre et sa femme, tout est donc fini entre nous?

Sophie et son mari gardèrent un silence rempli de résignation et de dignité.

— Allons, dit M. Pascal en prenant son chapeau, encore une preuve de l'ingratitude des hommes... hélas!

— Monsieur, s'écria Dutertre, exaspéré par l'affectation d'ironique sensibilité de M. Pascal, en présence du coup affreux dont vous nous écrasez... cette raillerie continue est atroce... Laissez-nous... laissez-nous...

— Me voici donc chassé de cette maison... par des gens qui ont la conscience de m'avoir dû si longtemps leur bonheur, leur salut, reprit Pascal en se dirigeant lentement vers la porte, chassé d'ici... moi! Ah! cet humiliant chagrin me manquait...

Puis, s'arrêtant, il fouilla dans sa poche et en retira la petite bourse que Sophie Dutertre lui avait donnée peu d'instants auparavant, et, la tendant à la jeune femme, il reprit avec son impitoyable accent de contrition sardonique :

— Heureusement, elles sont muettées, ces petites perles d'acier qui devaient me dire, à chaque instant, combien mon nom était béni dans cette maison d'où l'on me chasse.

Mais, ayant l'air de se raviser, il remit la bourse dans sa poche, après l'avoir contemplée avec un sourire mélancolique en disant :

— Non... non... je te garderai, pauvre petite bourse innocente... Tu me rappelleras le peu de bien que j'ai fait et la cruelle déception qui m'a récompensé.

Ce disant, M. Pascal mit la main sur le bouton de la porte, l'ouvrit et sortit au milieu du morne silence de Sophie, de son mari et de son père.

Ce silence accablant durait encore lorsque M. Pascal, revenant et ouvrant à demi la porte, dit à travers un des vantaux entre-bâillés :

— Au fait... j'ai réfléchi... Écoutez, mon cher Dutertre...

Une lueur de folle espérance illumina la figure de Dutertre; un moment il crut que, malgré la sardonique et froide cruauté que venait d'affecter M. Pascal, il ressentait enfin quelque pitié.

Sophie partagea le même espoir; ainsi que son mari, elle attendit avec une indicible angoisse les paroles de l'homme qui disposait souverainement de leur sort, et qui reprit :

— C'est samedi prochain votre jour d'échéance et de paye... n'est-ce pas, mon cher Dutertre? laissez-moi vous appeler ainsi, malgré ce qui s'est passé entre nous...

— Dieu soit béni!.. il a pitié, pensa Dutertre.

Et il reprit tout haut :

— Oui... Monsieur...

— Je ne voudrais point, vous concevez, mon cher Dutertre, reprit M. Pascal, vous mettre dans un embarras mortel. Je connais la *place* de Paris, et, dans l'état de crise des affaires, vous ne trouveriez pas un liard de crédit, surtout si l'on savait que je vous ai fermé le mien... et comme, après tout, vous aviez compté sur ma caisse pour faire face à vos engagements... n'est-ce pas ?

— Charles, nous sommes sauvés, murmura Sophie d'une voix palpitante, c'était une épreuve...

Dutertre, frappé de cette idée, qui lui parut d'autant plus vraisemblable qu'il l'avait d'abord partagée, ne douta plus de son salut; son cœur battit violemment; ses traits contractés se détendirent, et il répondit en balbutiant, tant son émotion était grande :

— En effet... Monsieur... aveuglément confiant dans vos promesses... j'ai compté comme à l'ordinaire sur votre crédit...

— Eh bien!.. mon cher Dutertre... afin que vous ne vous trouviez pas dans l'embarras, ainsi que je viens de vous le dire, et comme il vous reste d'ailleurs une huitaine de jours, vous ferez bien de vous précautionner ailleurs et de ne compter ni sur la place de Paris ni sur moi.

Et M. Pascal ferma la porte et se retira.

La réaction de cet espoir si horriblement déçu fut tellement violente chez Dutertre, qu'il tomba sur une chaise, pâle, inanimé, sans forces, et il s'écria, en cachant sa figure dans ses mains et en dévorant ses sanglots :

— Perdu!.. perdu!..

— Oh! nos enfants..... s'écria Sophie d'une voix déchirante, en se jetant aux genoux de son mari, nos pauvres enfants!..

— Charles!.. dit à son tour le vieillard en étendant les mains et se dirigeant à tâtons vers son fils, mon Charles... mon fils bien-aimé... du courage!..

— Mon père... c'est la ruine... c'est la faillite... disait le malheureux au milieu de sanglots convulsifs. La misère, oh! mon Dieu!.. la misère pour vous tous...

Un contraste cruel vint porter cette douleur à son comble :

les deux petits enfants, bruyants, joyeux, se précipitèrent dans le salon en criant :

— C'est Madeleine! c'est Madeleine!

X

A la vue de Madeleine (qui n'était autre que la marquise de Miranda), le bonheur de madame Dutertre fut si grand, que, pendant un moment, tous ses chagrins, toutes ses terreurs pour l'avenir furent oubliés; son gracieux et doux visage rayonnait de joie; elle ne pouvait que prononcer ces mots d'une voix entrecoupée :

— Madeleine... chère Madeleine... après une si longue absence... enfin... te voilà!..

Ces premiers embrassements échangés entre les deux femmes, Sophie dit à son amie, en lui indiquant tour à tour du regard Dutertre et le vieillard :

— Madeleine... mon mari... son père... notre père... car is m'appelle sa fille...

La marquise, entrant soudainement, s'était élancée au cou de Sophie avec tant d'impétueuse affection, que Charles Dutertre n'avait pu distinguer les traits de l'étrangère; mais lorsque celle-ci, aux dernières paroles de madame Dutertre, se tourna vers lui, il éprouva une impression subite, étrange; impression si vive que, pendant quelques minutes, il oublia ainsi que sa femme les paroles vindicatives de M. Pascal.

Ce que ressentit Charles Dutertre à la vue de Madeleine, fut un singulier mélange de surprise, d'admiration et presque d'inquiétude, car il avait comme un remords confus d'être

accessible, dans un moment si critique, à d'autres pensées que celle de la ruine dont lui et les siens étaient menacés.

La marquise de Miranda ne semblait cependant pas, au premier abord, devoir causer une impression si brusque et si vive. D'une stature assez élevée, sa taille et son corsage disparaissaient complètement sous un large mantelet d'une étoffe printanière, pareille à celle de sa robe, dont les longs plis trainants laissaient à peine apercevoir le bout de son brodequin; il en était de même de ses mains, presque entièrement cachées sous l'extrémité des manches de sa robe, qu'elle portait, contre son habitude, longues et presque flottantes; une petite capote de crêpe, d'un blanc de neige, encadrait son visage d'un ovale allongé, et faisait ressortir la nuance de son teint, car Madeleine avait la carnation pâle et mate d'une femme extrêmement brune, et de très-grands yeux du bleu le plus vif, frangés de cils noirs comme ses sourcils de jais, tandis que, par un contraste piquant, sa chevelure, disposée en une foule de petites boucles à la Sévigné, était de ce blond charmant, vaporeux et cendré, dont Rubens fait ruisseler les ondes sur les épaules de ses blanches Naiades...

Ce teint pâle, ces yeux bleus, ces sourcils noirs et ces cheveux blonds donnaient à Madeleine une physionomie saisissante; ses cils d'ébène se pressaient si drus, si fournis, qu'on eût dit qu'à l'instar des femmes d'Orient, qui donnent ainsi à leur regard une expression de volupté à la fois brûlante et énermée, elle teintait de noir le dessous de ses paupières, presque toujours demi-closes sur leur large prunelle d'azur; ses narines roses, mobiles, nerveuses, se dilataient de chaque côté d'un nez grec du plus fin contour; tandis que ses lèvres, d'un rouge si chaud; que l'on croyait voir circuler un sang vermeil sous leur derme délicat, étaient charnues, nettement découpées, un peu proéminentes, comme celles de l'Érigone antique, et parfois laissaient voir entre leurs rebords pourprés une ligne de l'émail des dents.

Mais pourquoi continuer ce portrait? N'y aura-t-il pas toujours entre notre description, si fidèle, si colorée qu'elle soit, et la réalité... l'incommensurable distance qui existe entre une peinture et un être animé? Ce serait tenter l'impossible que de vouloir rendre perceptible l'atmosphère d'attraction irrésistible, magnétique peut-être, qui semblait émaner de

cette singulière créature. Ainsi ce qui, chez toute autre, eût produit un effet négatif, semblait centupler chez elle les moyens de séduction: nous voulons parler de l'ampleur et de la longueur de ses vêtements, qui, ne trahissant pas le moindre contour, laissaient à peine entrevoir le bout de ses doigts et de son brodequin; en un mot, si la chaste draperie qui tombe aux pieds d'une Muse antique, à la figure sévère et pensive, ajoute au caractère imposant de son aspect, un voile jeté sur le corps charmant de la Vénus Aphrodite ne fait qu'irriter et enflammer encore l'imagination.

Telle, était donc l'impression que Madeleine avait causée sur Charles Dutertre, que, muet et troublé, il resta quelques instants à la contempler.

Sophie, ne pouvant soupçonner la cause du silence et de l'émotion de son mari, le crut absorbé par l'imminence de sa ruine; et cette pensée, la ramenant elle-même à sa position, un moment oubliée, elle dit à la marquise en tâchant de sourire:

— Il faut excuser la préoccupation de Charles, ma chère Madeleine... Au moment où tu es entrée, nous causions d'affaires... et d'affaires... fort graves...

— En effet, Madame, veuillez m'excuser, reprit Dutertre en tressaillant et se reprochant doublement l'impression étrange que lui causait l'amie de sa femme, heureusement tout ce que Sophie m'a dit de votre bienveillance habituelle me fait compter, Madame, sur votre indulgence.

— Mon indulgence?... Mais c'est moi qui ai grand besoin de la vôtre, Monsieur, reprit la marquise en souriant; car, dans mon impérieux désir de revoir ma chère Sophie, accourant ici à l'improviste, je lui ai sauté au cou, sans songer à votre présence... ni à celle de monsieur votre père... Mais il voudra bien aussi me pardonner d'avoir traité Sophie en sœur... lui qui la traite comme sa fille.

Et Madeleine, en disant ces mots, se tourna vers le vieillard.

— Hélas! Madame, reprit-il involontairement, jamais mes pauvres enfants... n'ont eu plus besoin de l'attachement de leurs amis... C'est peut-être le ciel qui vous envoie...

— Mon père... prenez garde... dit à demi voix Dutertre au vieillard, comme pour lui reprocher affectueusement de mettre

une étrangère au courant de leurs peines domestiques, car Madeleine avait soudain jeté sur Sophie un regard surpris et interrogatif.

Le vieillard comprit la pensée de son fils, et répondit tout bas :

— Tu as raison... j'aurais dû me taire; mais la douleur est si indiscrète!.. Allons... viens, Charles... reconduis-moi dans ma chambre... je me sens accablé...

Et il reprit le bras de son fils. Au moment où Dutertre allait quitter le salon, la marquise fit un pas vers lui, en disant :

— A bientôt, monsieur Dutertre, car je vous en prévient... je suis résolue, pendant mon séjour à Paris, de venir souvent... oh! bien souvent, voir ma chère Sophie... J'aurai d'ailleurs un service à réclamer de vous, et, pour être certain de votre consentement... je chargerai Sophie de vous le demander. Vous le voyez, j'agis sans façon, en amie... en ancienne amie... car mon amitié pour vous, monsieur Dutertre, date du bonheur que Sophie vous doit... A bientôt donc et au revoir! ajouta la marquise en tendant sa main à Dutertre avec un mouvement de gracieuse cordialité.

Le mari de Sophie eut, pour la première fois, honte de ses mains noircies par le travail; c'est à peine s'il osa presser le bout des petits doigts roses de Madeleine; à ce contact, il frissonna légèrement; une rougeur brûlante lui monta au front, et, pour dissimuler son trouble et son embarras, il s'inclina profondément devant la marquise et sortit avec son père.

Depuis le commencement de cette scène, les deux petits enfants de Sophie, se tenant par la main et à demi cachés par leur mère, auprès de laquelle ils restaient, ouvraient des yeux énormes, contemplant silencieusement *la dame* avec une grande curiosité.

La marquise, s'apercevant alors de leur présence, s'écria en regardant son amie :

— Tes enfants? Mon Dieu qu'ils sont jolis!.. Dois-tu être fière!

Et elle se mit à genoux devant eux, afin de se placer pour ainsi dire à leur *niveau*; puis écartant d'une main les boucles blondes qui cachaient le front et les yeux de sa filleule, dont la tête était à demi baissée, la marquise, lui relevant doucement le menton de son autre main, contempla un instant

cette délicieuse petite figure, si rose, si fraîche, et baisa les joues, les yeux, le front, les cheveux, le cou de l'enfant, avec une tendresse toute maternelle.

— Et toi, gentil chérubin, ne sois pas jaloux, ajouta-t-elle; et, rapprochant la tête brune du petit garçon de la tête blonde de la petite fille, elle partagea entre eux deux ses caresses.

Sophie Dutertre, attendrie jusqu'aux larmes, souriait mélancoliquement à ce tableau, lorsque la marquise, toujours à genoux, leva les yeux vers elle, et ajouta, en tenant toujours les deux enfants enlacés :

— Tu ne croirais pas, Sophie, qu'en embrassant ces petits anges, je comprends... je ressens presque le bonheur que tu éprouves lorsque tu les manges de caresses, et il me semble que je t'en aime davantage encore, de te savoir si heureuse, si complètement heureuse.

En entendant ainsi vanter son bonheur, Sophie, ramenée de nouveau à sa situation présente, un moment oubliée, baissa la tête, pâlit, et ses traits exprimèrent soudain une si pénible angoisse, que Madeleine se releva vivement et s'écria :

— Mon Dieu!... Sophie... tu pâlis... qu'as-tu donc?

Madame Dutertre étouffa un soupir, secoua tristement la tête et répondit :

— Je n'ai rien... Madeleine... l'émotion... la joie de te revoir... après une si longue absence...

— L'émotion, la joie? reprit la marquise d'un air de doute pénible, non... non! tout à l'heure c'était de l'émotion, de la joie; mais à cette heure, tu as l'air navré... ma pauvre Sophie...

Madame Dutertre ne répondit rien, cacha ses larmes, embrassa ses enfants, et leur dit tout bas :

— Allez retrouver votre bonne, mes chers petits.

Madeline et Auguste obéirent, et quittèrent le salon non sans s'être retournés plusieurs fois pour regarder encore *la dame* qu'ils trouvaient des plus avenantes.